

Comme il était impossible de s'avancer davantage en wagons, les hommes de l'expédition crurent que c'en était fait d'eux et de leurs animaux. Les vivres ne pouvaient durer bien longtemps et le fourrage allait manquer.

Dans cette triste conjoncture, Aubry offrit de donner \$1,500 à ceux de ses aides qui traient porter une lettre au gouverneur du Nouveau Mexique à Santa-fé, afin de réclamer le secours immédiat des troupes pour empêcher leur perte commune. Deux partirent mais ils revinrent le lendemain sur leurs pas, la neige était amoncelée partout et s'élevait quelquefois en véritables monticules, semblant offrir une barrière infranchissable.

Aubry se décida alors de faire ce que les plus hardis ne pouvaient effectuer et il offrit une rémunération élevée à ceux qui voudraient l'accompagner. Deux hommes se présentèrent pour le suivre. Mais ils n'allèrent pas loin sans rebrousser chemin. La neige s'élevait jusqu'à la ceinture, un froid glacial régnait et il n'y avait qu'Aubry avec son mâle courage et les muscles d'acier pour pouvoir se frayer un passage. Il se munir d'armes-à-feu, de quelques tranches de venaison et partit comme toujours avec cette indomptable intrepidité qui jamais n'a fléchi.

Aubry était à environ 100 milles de Santa-fé et à 250 milles des habitations les moins éloignées. On voit quelle rude tâche il avait à accomplir. Il se trouvait absolument dans la même situation qu'autrefois l'intépide Lasalle, avec lequel sa vie offre d'ailleurs plus d'un parallèle, lorsqu'après les désastres de son vaisseau le *Griffin*, il fut obligé de laisser l'Illinois et de franchir seul et à pied 1200 milles à travers des forêts pleines de neige, vivant de chasse; courant les plus grands dangers, pour aller chercher du secours au Canada afin de poursuivre ses glorieuses découvertes. Aubry marchait depuis l'aube jusqu'au crépuscule, franchissant tous les obstacles et triomphant de l'effacement physique causé par ces marches forcées. Lorsque le soleil avait cessé de dorer la cime des Montagnes-Rocheuses, il n'avait pour s'abriter contre la tempête et pour toute place de repos que l'épaisse couche de neige, qui menaçait de l'ensevelir et dans laquelle il se creusait un lit.

Après de longs jours de marche, il arriva le soir à la résidence de M. P. A. Senecal, à San Miguel, lequel le croyait bien perdu dans les neiges des Montagnes-Rocheuses. Il s'y procura une excellente nourriture et partit immédiatement pour se rendre à Santa-fé et comme il pouvait l'emporter sur le plus rapide *caballero* du pays, il y arriva tard dans la nuit, après avoir changé trois fois de chevaux et avoir parcouru une distance de 50 milles sur un terrain fort accidenté. Sans plus de forme, il se rendit en toute hâte à la demeure du gouverneur. Le domestique ou *portero* ne voulait pas éveiller son maître, mais Aubry le menaga de son revolver s'il ne le conduisait de suite à sa chambre. Ce brutal argument eut son effet. Le premier dignitaire du Nouveau Mexique, après avoir su le nom de son visiteur matinal, se leva immédiatement, et les salutations de rigueur faites, un dialogue animé s'engagea à peu près dans les termes suivants :

—Gouverneur, j'ai 400 hommes, 1200 mules et une immense quantité de marchandises menacés d'une perte certaine au pied des Montagnes-Rocheuses, il me faut le secours immédiat de vos troupes.

—M. Aubry, je n'ai pas d'instruction dans ce sens et je ne puis agir sans y réfléchir.

—Gouverneur, ma demande est péremptoire, vous ne pouvez laisser périr 400 hommes et me condamner en même temps à la ruine. Il me faut l'aide de vos troupes, si vous me le refusez, je vais prendre des moyens extrêmes pour l'obtenir.

—M. Aubry, il me faudrait du temps pour organiser un pareil envoi de troupes.

—Gouverneur, vos soldats sont prêts, vous avez des wagons et il faut qu'ils partent sans retard, avant même le lever du soleil. Donnez les ordres aux officiers et les hommes vont pouvoir se mettre de suite en route.

Aubry avait un air menaçant et le gouverneur qui le connaissait dut obtempérer à ses pressantes injonctions. Les ordres furent donnés et quelques heures après les soldats partirent pour la vallée du Purgatoire. Aubry avait eu la prévoyance d'acheter plusieurs centaines de mules qui accompagneraient l'expédition afin de remplacer les siennes, qui avaient dû presque toutes périr. Les wagons furent chargés de foin et de maïs.

Lorsque les militaires atteignirent la vallée du Purgatoire, ils furent accueillis comme des sauveurs par la caravane famélique, qui avait perdu tout espoir de salut. Les hommes s'étaient d'abord nourris de la chair coriace des mules, mais dans une seule nuit, plusieurs cents de ces bêtes de somme étaient mortes de froid, et ils n'eurent durant plusieurs jours que du bœuf et de la graisse pour calmer les tiraillements de la faim. Tant que les mules purent résister aux rigueurs du froid et de la faim, elles n'eurent ni pour pâture que les tiges des cotonniers qui bordaient la rivière Purgatoire. On ne put emporter qu'une partie des effets d'Aubry et la plupart des wagons durent rester sur place. Ceux-ci au nombre d'environ cent-cinquante avaient une valeur

de sept à neuf cents piastres chacun. Ainsi la perte des mules, des wagons et des marchandises atteignit un chiffre énorme. Non seulement Aubry engloutit dans cette malheureuse expédition tout ce qu'il possédait, mais il se trouva en face d'un passif de \$90,000.

Un pareil désastre aurait pu décourager les plus déterminés, mais notre héros sut le supporter courageusement. Ayant un crédit illimité chez ses fournisseurs de St. Louis, de New-York et de Philadelphie, il put continuer son commerce sur une échelle aussi considérable que par le passé et réparer en peu de temps les brèches qui avaient été faites à sa fortune.

Encore un trait entre mille de ce mâle courage, qui valut à Aubry, la plupart de ses succès mais qui devait aussi causer sa mort.

Un soir, la caravane s'était arrêtée pour le campement de la nuit. Le temps était des plus agréables, le ciel était pur, la brise caressait à peine les longues herbes des prairies qui exhalaient leurs senteurs embaumées, les animaux paissaient tranquillement et on n'entendait que le pétilllement de la flamme du brasier qui répandait de vives clartés. Pendant que toute la nature semblait silencieuse, on entendit inopinément le bruit d'une cavalcade bruyante qui s'avancait rapidement dans cette direction. C'était une nuée de sauvages, qui comme toujours, voulaient surprendre les voyageurs afin d'enlever leurs mules et les détrousser. Tous les hommes furent en un instant mis sur le qui-vive et saisirent leurs armes pour se préparer à toute éventualité. Suivant la coutume ordinaire, les *arrieros* ou muletiers disposèrent de suite les wagons en forme de cercle en dedans duquel on mit les mules en sûreté. Les hommes se tinrent derrière les wagons qui leur servirent de ramparts, prêts à coucher l'ennemi en joue. Celui-ci était divisé en deux bandes, dont chacune avait un chef, ayant la tête ornée de panaches, le visage barbouillé et les bras tatoués. Aubry et M. Senecal leur firent signe à une certaine distance de ne pas s'avancer, sinon ils recevraient une bordée. Les deux chefs mirent pied à terre comme pour parlementer.

Au nombre des animaux de la caravane, il y avait une superbe jument, couleur orange, appartenant à M. Senecal, et fort bien dressée pour chasser le bison, qui constituait à peu près la seule nourriture de l'expédition. Elle tenta fort les sauvages, qui refusèrent de s'en retourner sans qu'on la leur donnât. Mais M. Senecal, ne voulant pas s'en dessaisir, répondit qu'il aimait mieux combattre que de leur en faire don. Il leur en offrit en revanche certains articles qu'il leur étala et ayant une valeur de plusieurs cents piastres, mais les sauvages tinrent mordicus à la cavale orange. C'était là la condition de leur retraite.

Aubry, fatigué finalement de leurs obsessions, empoigna soudainement l'un des chefs sauvages, en saisissant les longues nattes dans lesquelles brillent des plaques d'argent et qui flattaient sur leurs épaules. Il le fit sauter comme un pantin en lui assenant force taloches et coups de pieds et l'étrilla d'importance. Les coups furent si pressément appliqués que le chef sauvage, affolé de terreur, ne sortit broyé des mains d'Aubry que pour mettre le pied à l'étrier et s'élançer comme un trait dans le lointain avec toute la troupe effarée. Elle ne se croyait pas assez forte pour avoir le dessus sur des hommes aussi peu sensibles à la crainte.

Ceux-ci s'attendaient bien à une attaque sérieuse après la dégélée bien conditionnée administrée par Aubry au chef sauvage. Aussi ils se préparèrent en conséquence à recevoir l'assaut durant la nuit. Les sentinelles furent doublées, eurent constamment l'oreille au guet et toutes les carabines étaient prêtes à faire feu. Mais l'ennemi ne revint que le lendemain en nombre imposant. Ce bataillon était bien composé de 1200 à 1500 hommes. Les assaillants insistèrent de nouveau pour avoir la cavale orange. Mais on leur intima formellement qu'ils ne l'auraient pas et qu'on ne leur donnerait de plus que la moitié des présents offerts la veille. Si ces conditions ne leur étaient pas agréables, ils devaient emporter le butin qu'ils convoitaient par la force de leurs carabines. Cette conduite déterminée leur fit entendre raison, ils agréèrent cette condition, puis disparurent au milieu d'un nuage de poussière. On ne revit plus ces insolents et dangereux maraudeurs.

Aubry était à Santa-fé le 20 août 1854, chez un de ses amis, M. Mercure, marchand de la ville. Il venait de découvrir un chemin en raccourci pour se rendre en Californie, et il s'en promettait de grands avantages pour son commerce.

"Au nombre des personnes qui vinrent le saluer, il y avait le major H. Weightman, ci-devant paï-maitre dans l'armée Américaine et qui fut l'un des deux premiers sénateurs délégués par le Nouveau-Mexique au congrès des Etats-Unis. Weightman jolousait fort Aubry, et il était paraît-il, l'agent d'une puissante compagnie de chemin qui voyait dans notre compatriote un rival aussi heureux que redoutable."

"Aubry était d'habitude fort tempéré, mais lorsqu'il arrivait de ses longues courses, il aimait à réunir ses amis et à fêter son retour. C'est ce qui eut lieu chez M. Mercure. Mais au milieu de l'entrechoquement des verres, Weightman, qui avait ses déboires sur le cœur, provoqua Aubry avec des paroles acérées. Celui-ci riposta vivement et lorsqu'on devint un peu plus fort dans le cerveau de Weightman, on le vit mettre sa main dans sa poche d'habit en même temps que de l'autre il relevait son verre rempli de liqueur comme pour se